

Henri Dorvil, *Histoire de la folie dans la communauté 1962-1987*, Montréal, Émile-Nelligan, 1988, 280 pages

Monique Imbleau

Number 17, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002155ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002155ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbleau, M. (1991). Review of [Henri Dorvil, *Histoire de la folie dans la communauté 1962-1987*, Montréal, Émile-Nelligan, 1988, 280 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (17), 229–230. <https://doi.org/10.7202/1002155ar>

Henri Dorvil, *Histoire de la folie dans la communauté 1962-1987*, Montréal, Émile-Nelligan, 1988, 280 pages.

S'agit-il d'une évocation d'un des ouvrages de Foucault? Le titre peut le laisser croire et le sujet s'y apparente, mais *l'Histoire de la folie dans la communauté* se présente sous un tout autre jour. L'aspect historique, certes développé, n'occupe pas la place centrale de l'ouvrage; il en est plutôt la toile de fond nécessaire à la mise en perspective des interactions entre les malades mentaux et la population de l'Annonciation. Il s'agit donc moins d'un livre d'histoire, que d'une étude sur les attitudes et les représentations à l'égard de la maladie mentale. Le sujet convient parfaitement à ce temps où il est question de désinstitutionnalisation et de responsabilisation accrue de la communauté. L'Annonciation, où dans les années cinquante, on a implanté un hôpital psychiatrique dont des malades mentaux vivaient dans la communauté, est un terrain judicieux pour traiter le problème.

L'auteur aborde des questions reliées à l'impact de l'établissement de cet hôpital psychiatrique, à l'effet de la présence des psychiatisés dans la communauté sur la conception de la maladie et sur les préjugés concernant les malades. Il se consacre ensuite aux réactions des malades.

Les données documentaires proviennent principalement des archives de quatre municipalités, du ministère de la Santé et des Services sociaux, des centres des services sociaux et des articles de journaux; les données orales sont tirées de 120 entrevues semi-structurées ainsi que de rapports d'observations participantes. Deux groupes sont pris en compte: les "normaux" et les malades mentaux. Des "récits du temps passé" se juxtaposent à ceux du "temps qui passe". L'auteur compare trois autres milieux sous comparés à l'Annonciation: Labelle, Saint-Joseph-du-Lac et Montréal-Pointe-aux-Trembles. Plusieurs dimensions sont retenues sur le plan communautaire: la diversité et l'ambiance des rapports entre psychiatisés et population et les réactions des édiles municipaux et de la population aux malades mentaux. Sur le plan individuel, on a retenu les perceptions de la folie, l'accueil ou le rejet du fou, les mots employés pour nommer sa réalité et le sentiment de dangerosité qui lui est rattaché.

Le livre de Dorvil permet de bien comprendre les rapports qu'une communauté, ici l'Annonciation, entretient avec la folie. Ce qui nous saute aux yeux, c'est que ces rapports sont denses, qu'ils jouent sur plusieurs niveaux et qu'ils sont enchevêtrés. Dans le cas de l'Annonciation l'élément déclencheur est sans conteste la construction de l'hôpital. Dans une vue d'ensemble, l'auteur met bien en évidence l'ambivalence qu'il suscite: intervention à caractère économique appréciable pour la région, il n'entraîne pas moins une série de contraintes à la fois pour la population et pour ses dirigeants. C'est dans ce cadre, entre une certaine valeur positive attribuée à l'expérience particulière de l'Annonciation et le poids négatif de la folie dans notre société que l'auteur fait osciller les représentations.

Les intérêts tant économiques que professionnels qui sont en jeu autour de la folie se traduisent dans des attitudes et des comportements à l'endroit des malades mentaux. Dorvil démontre bien l'influence et le pouvoir de l'hôpital à moduler les rapports entre la population et les psychiatrisés et, de ce fait, à pouvoir imposer ses représentations de la maladie mentale.

Par ailleurs, l'auteur nous décrit, de façon détaillée, les conditions particulières de cette communauté dans ses rapports à la folie. La proximité de l'institution et la plus grande visibilité des psychiatrisés permettent à la population d'avoir des contacts plus fréquents avec les malades mentaux, soit parce que certains d'entre eux vivent dans la communauté, soit parce qu'une partie de la population travaille à l'hôpital. Ces conditions, tant de fois souhaitées et presque idéalisées, Dorvil les soumet à la critique. Il circonscrit plus précisément l'effet de ces contacts répétés entre les gens dits "normaux" et les malades mentaux. Il reconnaît que si ces contacts atténuent effectivement la peur et déssaisissent en partie le malade de son caractère de dangerosité, il ne soustrait pas pour autant celui-ci à certaines formes de rejet. Par ces mesures et ces conditions, Dorvil nous montre bien que c'est la tolérance à la maladie mentale et aux malades qui est accrue; la différence, elle persiste entre les gens dits "normaux" et les psychiatrisés.

Cette recherche conduit inévitablement à remettre en cause l'idée de réinsertion sociale des malades mentaux par rapport à une certaine "immunité sociale" de la communauté. On peut se demander dans quelle mesure une communauté peut le faire quand on constate à quel point l'"immunité sociale" à la folie est solide et profonde dans les attitudes et les représentations.

Monique IMBLEAU
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Simon Langlois, Jean Paul Baillargeon, Gary Caldwell, Guy Fréchet, Madeleine Gauthier et Jean Pierre Simard, *La société québécoise en tendances, 1960-1990*, Québec, IQRC, 1990, 667 pages.

Cet ouvrage cherche à dégager, de façon empirique, les grandes directions et les grandes tendances du changement social et culturel que le Québec a connu au cours des 30 dernières années (1960-1990). L'approche est inductive, puisant ses matériaux dans une multitude de sources d'information privées et publiques. Ce choix méthodologique s'explique en partie par l'inscription de ce travail dans une vaste recherche comparative menée par le Groupe international d'analyse du changement social dans les sociétés industrielles, connu informellement sous le nom de Club de Québec. Les États-Unis, la France et l'Allemagne ont publié ou se proposent de publier des ouvrages similaires.